19

DISCOURS

PRONONCÉ AUX OBSEQUES DE M. BARTHEZ;

PAR M. DESGENETTES.

DISCOURS

PRONONCÉ AUX OBSÈQUES

DE

M. DE BARTHEZ,

Ancien Conseiller d'État et Chancelier de l'Université de Montpellier, médecin-consultant de S. M. l'Empereur et Roi, et membre de la Légion d'Honneur, etc.,

PAR M. DESGENETTES,

Docteur et Professeur en Médecine, etc.,

Le 17 Octobre 1806.

MESSIEURS,

Nous venons déposer dans son dernier asyle un savant distingué, un érudit profond et l'un des plus grands médecins du siècle qui vient de s'écouler.

Paul Joseph de Barthez annonça dès l'enfance sa pénétration, son goût pour l'étude et la facilité de retenir fortement, et de disposer avec ordre ce qu'il avoit appris.

Destiné de bonne heure à l'étude de la médecine, il en prit les premières leçons dans l'école de Montpellier, qui, peu d'années après, devoit le compter parmi ses plus illustres professeurs.

L'intervalle de tems qui s'écoula entre son doctorat et sa nomination à une chaire de professeur, fut employé à la suite d'une armée d'observation dans la Normandie, aux ordres de M. le maréchal Destrées, et à l'armée d'Allemagne, vers 1757.

Ce fut dans les hôpitaux militaires qu'il commença à pratiquer notre art. Il se forma sur ce grand théâtre des misères humaines à l'habitude de voir, de comparer, de juger, d'arriver enfin à ces grands résultats qui ne peuvent avoir d'autres bases dans la médecine-pratique que l'observation cent et cent fois répétée. Barthez poussoit déjà jusqu'à l'austérité l'observation de tous ses devoirs. Assidu, les jours entiers, dans les hôpitaux et aux lits des soldats, il contracta souvent les maladies dont il s'efforçoit de les guérir; et il manqua plus d'une fois d'en être la victime. Tel est le témoignage éclatant que j'ai entendu rendre de ses services par M^rs. Poissonnier, tous deux premiers médecins des armées, et qui s'honoroient, dans leur vieillesse, d'avoir en quelque sorte ouvert à Barthez la carrière de la célébrité. Cette assiduité, ce caractère décidé qui ne permettoit jamais à Barthez de montrer de l'hésitation dans les circonstances les plus embarrassantes, cette trempe d'ame vigoureuse dont il étoit doué et qui plait tant aux hommes de guerre, avoient subjugué leur confiance.

Dans les séjours momentanées que Barthez fit à Paris (et il affectionnoit singulièrement cette capitale), il consacroit tout son tems à l'étude la plus opiniâtre. Sans cesse dans les bibliothèques publiques et particulières, il dévoroit les livres et commençoit à accumuler ses trésors d'érudition variée et profonde qu'aucun

homme de notre tems n'a depuis égalée. La connoissance des langues savantes, anciennes et modernes, fut un des moyens qui lui facilitèrent l'acquisition de tant de lumières ; mais il dut sa prééminence sur les autres érudits à la dialectique à-la-fois subtile et robuste qu'il porta dans l'examen, et la discussion des auteurs les plus célèbres comme les plus obscurs, qu'il jugea tour-à-tour après les avoir cités au tribunal d'une raison supérieure.

Barthez devint professeur dans l'école de Montpellier; il faut donc maintenant le considérer sous le double rapport de l'instruction qu'il a propagée par ses leçons et par ses écrits.

A cette époque, Lamure, Leroy et Venel répandoient sur l'école le plus grand éclat. Barthez, en venant s'asseoir à côté d'eux, se créa une réputation qui, brillant par des talens différens et plus variés, ne fut cependant pas rivale de la leur.

Il enseigna successivement toutes les branches de la médecine, et il entraîna trente ans la foule des auditeurs par la méthode sévère qui régnoit dans l'exposition de ses doctrines, par sa vaste érudition, par l'abondance et l'éclat de son élocution. Ce que ses anciens disciples peuvent seuls assurer, c'est qu'il répandoit sur ses leçons une clarté que l'on ne retrouve pas toujours dans ses écrits ; ce que l'on doit particulièrement attribuer aux ménagemens dont il crut devoir user pour les idées dominantes et pour assurer sa tranquillité.

Barthez prononça, à l'ouverture des écoles en 1772, un discours *De Principio vitali hominis*, qui fut suivi de son *Nova Doctrina*, opuscules dans lesquels il pré-

luda à ses célèbres *Élémens de la science de l'homme*, ouvrage apprécié depuis long-tems.

Barthez fut appelé à Paris quelques années après pour occuper la place éminente de premier médecin de M. le duc d'Orléans, (nous parlons de l'avant-dernier premier prince du sang). Il n'appartenoit plus au dernier duc, quand vint à éclater la révolution. Barthez la jugea bien dès son début; il s'éloigna de Paris, et vint sous le beau ciel du Languedoc, chercher l'obscurité et la paix. Dépouillé d'une fortune laborieusement acquise, privé des honneurs et du rang qu'il avoit obtenus par ses talens, il ne déguisa à ses concitoyens ni ses opinions ni ses mécontentemens; mais il protesta en meme tems de sa résignation à la volonté générale, et de son éloignement pour les affaires et les places publiques; il put, à ces conditions, vivre tranquille.

Deux circonstances le tirèrent de sa retraite et le firent appeler de Narbonne, sa patrie, au quartier général de l'armée des Pyrénées-Orientales. La première fois, il arrêta par ses conseils les ravages de la contagion dévelopée par l'entassement des malades dans les hôpitaux militaires de Perpignan; et la seconde fois, appelé pour Dugommier gravement malade, il prolongea les jours de ce grand capitaine.

Ces services éminens couvrirent Barthez d'une sorte d'égide; et aux tems les plus malheureux de nos dissentions intestines, il eut assez de loisirs et de calme pour rassembler les matériaux de son *Traité des maladies goutteuses*, de sa *mécanique des animaux;* et pour préparer une nouvelle édition de son ouvrage chéri, de ses *nouveaux Élémens de la science*

de l'homme, qu'il a depuis publiés, et où, la vérité nous oblige de l'avouer, les partisans les plus zélés de sa gloire ont trouvé avec peine quelques théories opposées aux plus belles découvertes de nos jours.

Des affections mélancoliques, compagnes peut-être inséparables des savans qui ont vieilli dans le célibat, exigèrent, il y a environ dix-huit mois, une grande diversion, un changement total dans les habitudes de Barthez. Il résolut de venir dans la capitale y dissiper ses chagrins et chercher un soulagement aux maux physiques qui s'accumuloient sur lui depuis quelque tems avec rapidité. Il étoit mu sur-tout par le besoin de contempler celui qu'il appeloit sans cesse *le réparateur de tous les maux de son pays*.

Que ceux qui ont admiré, qui ont aimé Barthez, se retracent les derniers jours de sa vie, et ils y trouveront, sans doute, des motifs de consolation. — Avant de terminer sa carrière, il vit recréer la monarchie, dans laquelle, suivant la pensée de Montesquieu, qu'il citoit souvent, les peuples viennent se reposer de leurs longues agitations. — L'auguste Souverain de la France aggrandie et bientôt sans rivaux combloit Barthez des témoignages de sa munificence, de son estime et de sa confiance. — Conservant au milieu des infirmités l'étendue de sa mémoire, la rectitude de son jugement, toute la force de sa tête et sa philosophie, il a su repousser les vaines terreurs de la mort. — Tranquille sur l'avenir, il a vu ses écrits consacrés par l'admiration publique; et l'envie qui n'avoit point épargné sa renommée, réduite au silence est forcée d'honorer sa mémoire.

Dieux ! à combien de regrets l'école de Montpellier est-elle donc destinée ?.... Tandis que nous rendons ici, Messieurs, aux restes de Barthez ces honneurs funèbres, Fouquet a dû cesser de vivre !... et une semblable cérémonie réunit peut-être autour de ses mânes ses concitoyens éplorés......



De l'Imprimerie de la Société de Médecine, rue d'Argenteuil, n°. 17.